

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

Camping sauvage

Elle ne comprit pas ce qui l'avait réveillée. Un coup d'œil à sa montre, minuit. Elle sentit un frisson qui lui parcourait tout le dos. Une sensation de malaise, un peu comme lorsqu'on force un peu trop sur le café.

La pluie fine tombait doucement en martelant la toile de tente. Machinalement, elle étendit le bras, tâta tout autour les effets épars qu'elle laissait chaque soir.

Tout était à sa place, c'est à dire que rien n'y était.

Elle tira sur les sangles du sac à dos pour réajuster son oreiller et remonta la fermeture à glissière du duvet. Elle réalisa qu'il ne faisait pas froid, mais c'était la façon qu'elle avait de se rassurer.

Du fond de la vallée montaient les bruits habituels. Quelques automobiles attardées, le ronronnement d'un groupe frigorifique. Un lourd camion attaquait la côte de la Felgère. Le conducteur ne devait pas s'amuser. La route est étroite et la pente est difficile. Elle l'entendait maintenant qui rétrogradait à l'approche de la troisième épingle.

Ce n'était pourtant pas ce qui avait pu troubler son sommeil. Depuis sa première année, elle avait toujours campé. Ses parents, des originaux fort controversés, trouvaient que c'était un moyen économique de passer des vacances en liberté. Après son bac, quand les études étaient devenues plus prégnantes, c'était devenu pour elle le moyen de s'évader pour décompresser, oublier le stress de l'année universitaire. Jamais elle ne dormait si bien.

La situation commençait à l'inquiéter. Si elle avait émergé des bras de Morphée aussi brutalement, il devait y avoir une raison.

La pluie se fit plus pressante et le vent commençait à souffler très violemment. Peut-être aurait-elle dû installer sa toile dans un endroit mieux abrité.

Elle avait d'abord cru que ses sens la trompaient, mais elle percevait maintenant nettement les pas dans le sentier. Quelqu'un montait d'un pas ferme, en marquant une pause tous les vingt ou trente mètres comme on fait quand on cherche quelque chose dans la nuit.

Elle essaya de se concentrer. Il n'y avait pas plus d'une personne. Un homme. Plutôt costaud. Il devait même être assez grand car elle l'entendait nettement brasser les branches basses des jeunes pins qui gênaient sa progression.

Il allait arriver sur la petite terrasse où elle avait planté sa tente. Elle réagit, jaillit, du duvet et sortit sous la pluie.

Du regard, elle fouillait les taillis alentour. Le ciel était couvert et aucune lueur ne perçait la profondeur de la nuit. La lampe était restée sous la tente.

Elle essaya de lire l'heure.

L'éclair jaillit en même temps qu'un formidable vacarme retentit. Un pin immense s'embrasa à vingt mètres de là.

Il était là, devant elle, souriant comme chaque fois qu'il lui faisait une bonne farce.

- Alors, petite sœur, il ne t'a pas oubliée non plus ? Elle sut alors ce qui l'avait réveillée.

Depuis sa naissance, l'orage n'avait jamais oublié son anniversaire, son frère non plus.

A la chaude lumière du pin qui finissait de brûler sous la pluie, il était minuit trente. Ce vingt-trois août deux-mille, elle venait d'avoir vingt ans.

"Bon anniversaire, Marine !"